

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 6 (1973)
Heft: 3

Artikel: La "revanche" de Catherine Colomb
Autor: Perrier, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA « REVANCHE » DE CATHERINE COLOMB

« Apollinaire, mes enfants, Apollinaire *n'est pas mort* », s'écriait Cendrars devant la tombe fraîche de son ami. Ne serait-ce pas aussi cette exclamation hardie qui sonne aujourd'hui sur l'ombre de Catherine Colomb et sur son œuvre plus largement accueillie et entourée d'hommages ? Comme on voudrait qu'elle entende cette louange ! Qu'elle surgisse tout à coup au milieu des paroles d'admiration et de fidélité à son souvenir ! Qu'à son tour peut-être elle passe furtivement la brumeuse frontière tant de fois franchie dans son cœur, dans ses livres, entre ce monde et l'autre ! Qui sait ? Les fantômes dont elle guettait les allées et venues aux « Passiaux » lui ont peut-être révélé quelque mystérieux chemin ? Elle parlait volontiers de ces visiteurs étranges dont parfois, la nuit, les pas résonnaient dans les corridors de la maison endormie (« et vous savez, mon mari aussi les a entendus »...), de ces ombres qui entraient sans façon par une porte (« verrouillée de l'intérieur, ma chère »), s'en allaient boire un verre d'eau dans la salle de bains ou la cuisine et repartaient d'un pied sonore vers le royaume des morts. Présences naturelles ? Ombres troublantes ? Une angoisse légère, en même temps qu'une imperceptible pointe de malice (était-ce à mon adresse ou pour se rassurer elle-même ?) couraient sur le dos des phrases, et je sentais flotter sur mon incrédulité le chaud regard brun et sa lueur aiguë. Puis un rire, son rire si jeune, dispersait les inquiétantes visions. On était de nouveau dans le monde des vivants, au milieu des choses familières, où il était question de l'herbe qu'il faudrait faucher bientôt dans le parc ou des confitures qu'elle comptait faire le lendemain ; ou encore de sa bonne impossible et autoritaire que pourtant elle « couvrait d'or », et avec laquelle tout à coup on repassait en toute simplicité l'invisible frontière entre la vie et la mort, le passé et le présent. Car à la place de la bonne s'installait peu à peu la forme, la réalité écrasante de « Madame », la Sémiramis des *Esprits de la Terre*, l'ogresse, l'invincible adversaire avec laquelle Catherine Colomb était aux prises depuis l'enfance, et dont tous ses livres ne la délivreraient peut-être jamais.

Ainsi passait-on souvent — et par un simple, un insensible glissement le long d'un mot, d'un rire, d'un silence — d'un monde à l'autre, comme si le temps avait la propriété de se comprimer ou au contraire de se dilater sans mesure. Je crois savoir que, selon les entomologistes modernes, l'œil de la libellule aurait le pouvoir de démultiplier le *temps* (ou en tout cas de saisir la durée autrement que nous) de telle sorte que sa vision du monde serait toute différente de la nôtre. J'aime rêver à l'existence de ce mystérieux pouvoir et je pense parfois à Catherine Colomb comme à la reine des libellules.

Si vivante, si présente Catherine Colomb ! Je conserve d'elle, entre tant d'autres, l'image de cette fine silhouette qu'on voit passer dans *La Valise* (nouvelle récemment publiée dans la « Bibliothèque romande »), de cette mère un peu inclinée en avant et tirant après elle une charrette de marché. Et je conserve aussi ce mince paquet de lettres — on s'écrit peu, quand on habite la même ville — que je viens de relire et où j'ai retrouvé, en réponse à un petit article que j'avais publié sur les *Esprits de la Terre*, ces lignes bouleversantes : « ... César, c'est moi, c'est mon frère, orphelins désespérés, et étrangers sur la terre. C'est sans doute ce désespoir et cette haine qui a fait ces caricatures, trop poussées je le sais, des grown-ups qui nous entouraient alors. C'était mon frère, debout sur un char de foin dans son tablier de deuil, c'était nous coupés en morceaux dans la cuve au pied de l'escalier de la vieille cuisine. Les Charlys (Clerc et Guyot) m'ont reproché de n'avoir créé que des fantoches. (Jean Nicollier aussi !). Mais j'ai tout à coup pensé, en lisant votre critique, que vous êtes près de la vérité en parlant de théâtre Guignol, revanche d'enfants désespérés. »¹

Qu'on relise dans les *Esprits de la Terre*² le si beau passage auquel elle se réfère :

« Parfois le grand ogre retroussait ses manches, coupait les enfants en morceaux, les mettait au saloir dans une grande cuve au pied de l'escalier de la vieille cuisine. Il juchait Eugène sur un char de foin, les serviteurs serviles riaient en lui tendant les fourchées, une esparcette rose était sa seule amie depuis la mort de la tourterelle, avec le foin qui murmurait des choses incompréhensibles et belles, avec le setter qui posait son museau camus sur ses pattes et soupirait « Pauv' petit ! » Le tablier de deuil d'Eugène faisait

¹ Lettre du 8 septembre 1954.

² *Œuvres*, « L'Aire », Lausanne, 1968, pp. 313-314.

honte à la dame en visite qui riait deux jours après la mort de sa mère en bouclant avec difficulté sur sa cuisse énorme sa jarretelle rose. Le soir, les ogres au repos sur la terrasse, les enfants décrivaient des cercles autour de la maison, ils soufflaient dans leurs trompettes, cherchaient le son, semblable, ennemi — d'après Tom Tit, la *Science amusante* — qui la ferait se rompre comme un verre de cristal. Ils s'avançaient dans la campagne en se tenant par la main, ivres, pareils à de petits bourdons... »

Ces serviteurs serviles, cette visiteuse grotesque, ces ogres, des « caricatures trop poussées » ? Je pense aujourd'hui qu'en réalité il n'y a pas ici de caricatures mais l'image, déposée sur la rétine et dans une mémoire d'enfant, de ces « grown-ups » tels qu'ils lui apparaissaient alors, démesurés, effrayants, tout chargés de menace et dont « Madame » (ou Sémiramis), avec sa tête « grande comme le globe terrestre », son rire qui ébranle les vitres, est peut-être l'exemple le plus terrible. Effarement d'enfant, tremblement du cœur que les années ne calmeront pas. Aux yeux des « enfants désespérés », c'est là le monde des adultes contre lequel on est sans recours et sans défense. A ces êtres lourds, massifs, s'opposent les êtres légers et vulnérables : Zoé qui « pesait à peine », les enfants « ployant leurs cous de pigeons », César l'errant qu'on se renvoie comme une balle de ping-pong, la « frêle Galeswinthe ». Et que faire contre tous ceux qui l'emportent en poids, en force et en nombre ? Car « il y a peu au monde de Galeswinthes ». Restent la mort, la folie, seuls refuges peut-être, seules portes par où s'échapper avant d'être écrasés, réduits à rien peu à peu, comme Zoé sous l'implacable regard de Madame :

« Le lourd regard pesait toujours davantage, on aurait pu l'évaluer en milligrammes, en centigrammes, c'était la chose la plus lourde du monde, Zoé éclata en sanglots. »

Revenons à la lettre de Catherine Colomb citée plus haut et à ces mots : « *revanche* d'enfants désespérés ». Mais quelle revanche dans ce combat inégal où, Catherine Colomb le sait bien, tout est perdu d'avance ? Et serait-ce parce qu'elle ne peut se résoudre à la défaite, parce que l'injustice reste plantée dans son cœur comme une flèche empoisonnée que Catherine Colomb, de livre en livre (et récrivant en quelque sorte trois fois le même) repart à l'attaque, dans un beau et tragique corps à corps avec ses souvenirs ? Au début de *Châteaux en Enfance*, on lit déjà :

« ... et le souvenir d'un absurde petit tablier à carreaux que portait son frère lui déchira le cœur. »

Dans le *Temps des Anges* les enfants, loin d'avoir triomphé, forment un cortège de victimes toujours plus long ; comme si, du passé irrémédiablement blessé, s'était levé un vent de malheur — et de pitié — sur tous les enfants « coupés en morceaux » du monde :

« Le cortège d'enfants mutilés passait le soir dans la ville, curieux que les obus aient réussi à atteindre ces membres minces, grêles, pas plus visibles de l'avion qu'une alouette qui s'élève du sillon brun et annonce le printemps. »

Oui, quelle victoire, quelle revanche au bout de tant d'efforts, de tant de pages ? Et le titre qu'elle avait choisi (provisoirement du moins) pour le livre qu'elle n'a pas eu le temps d'achever, « Royaumes combattants », n'est-il pas significatif lui encore d'une lutte jamais terminée ? Mais pourtant quel espoir irréductible coule dans les veines de cette œuvre :

« La terre allait s'arrêter, tourner dans l'autre sens, chacun ferait peau neuve... »

Pure chimère, rêve impossible ? Sûrement pas. Mais Catherine Colomb a-t-elle pu voir comme nous le voyons maintenant que sa revanche s'est en fait jouée ailleurs que dans ces affrontements de « théâtre Guignol » ? Sur un plan, dans une lumière qui d'un coup réduisait à l'état de nains les « grown-ups » de granit : car telle est la victoire de la poésie, tel est son miracle, son triomphe absolu. Sur ce monde clos d'êtres médiocres et de valeurs sclérosées, c'est l'irruption, magnifique, irradiante, de la liberté du cœur. Comme dans *Châteaux en Enfance* :

« Imprudente, elle brodait des fleurs et des oiseaux en filet et en Venise, la création animée envahissait la maison et la faisait sauter comme un arbre qui pousse à travers une muraille. Déjà les troncs de la glycine tordaient comme des boas les fers du perron et disjoignaient le balcon minuscule en fer forgé, dallé de rouge, de la chambre aux guirlandes qui sentait les roses sèches. »

Ainsi donc, la victoire en définitive appartient à « l'imprudence » du cœur. Une audace ingénue — celle même, intacte, de l'enfance

— va permettre de recomposer le prisme de la lumière. Ce passé qu'on ne peut plus changer, ce monde dont on ne peut tuer la laideté et la méchanceté, du moins peut-on, en « brodant des fleurs et des oiseaux », le transfigurer. Et ce privilège est accordé aux faibles et aux enfants : « La maison de Galeswinthe était la préférée du soleil. » La poésie apporte avec elle un monde d'aube et de rosée : « Le chant embrumé des pigeons s'éleva dans la cour, annonçant enfin l'aube et la délivrance. » Il suffit, au milieu des ténèbres, de quelques mots transparents, d'une rose prisonnière d'une moquette (ou d'une autre « qui se balançait, pareille à une belle juive dans sa synagogue »), de Gwen qui se lève « pieds nus, une boucle dorée sur l'épaule », de César qui « détourne la tête pour ne pas voir une touffe de capillaire » ; il suffit qu'Abraham s'approche de la fenêtre, « il n'avait guère plus d'épaisseur qu'un de ces grands papillons qui se posent les après-midi d'été sur un rideau fleuri... » ; il suffit de ce « vallon de Prévondavaux, rose de thym, noir de mûres », pour que le monde soit rendu à l'innocence originelle et à la paix. Revanche de la tendresse inépuisable, revanche du cœur qui s'écoule dans la poésie comme un chant de flûte. Et n'est-il pas alors exaucé, le vœu si ardent du *Temps des Anges* ?

« Eh ! bien, c'est ce que je voudrais, quelque chose de pur, de pur comme l'eau-de-cerises, comme le feu, comme le lac aux anges. C'est ça que je voudrais. »

Anne PERRIER.

